

Yan ALLEGRET

ISSUE

Monologue pour une voix

Terres inassouvies.
 Les courants en profondeur sous la peau.
 Les étendues intimes
 Natives
 L'aquilon des landes
 Et le flot des nues au loin tournoyant
 L'orage les corps
 Inassouvis
 Indociles
 La guerre sous les roches
 La beauté.

Tu as l'air pâle
 Le temps a tracé
 Sur ton visage
 Des sentiers de raison.
 C'est comme
 Un infime vernis de cendres
 Et des vernis de cendres
 Dansant sur la peau une infinité de nuances de gris.
 Tu te tiens droit
 Mais le moindre souffle te foutrait par terre
 Tu es un mélange subtil d'une infinité de gris

Il aurait suffi de peu
 D'une main déposée sur le front.
 D'une brûlure d'amour
 D'un verre
 D'un silence partagé.

Et cela arrive.
 Cela arrive.

Les chairs tendues.
 Les balancements des grands arbres.
 Et des mains qui se serrent.
 Des verticales

J'ai vu des hommes peupliers
 Ils ont les racines amères
 La résine des veines, le visage.
 Pareils à l'ambre.
 Et la contemplation s'est peu à peu transformée
 Sous le poids des jours

Nous voulons plus de ruines

Prendre au vol saisir des deux mains
Ne pas réfléchir à l'instant du mouvement
Et pourtant agripper les issues les mains le réel avant qu'ils ne sèchent
Mélanger tout. Brûler. Protéger. Sortir. Croître.
Initier des torrents. Des écoulements au travers des fissures
C'est l'eau qui compte.
La peau mauve.
L'oranger des terres arides
Le rouge corail de chair.
Les paumes ouvertes pour la caresse offerte des vents.

C'est fou ce que la vallée de la mort est brillante.
Et qu'on y passe du temps sans s'en apercevoir.
A faire des promenades à étirer le temps.
A prendre du repos

Je suis là.
Je suis là
Où tu veux
Quand tu veux.
Dis-moi.
Quelle constellation
Quel axe
Quel ravin
J'y serai.
Je suis là. Retourne toi.
Ecoute moi mon ami mon amour mon amant
Putain écoutez-moi.
Silence.

J'irai laver mon visage aux grands froids
Aux alcools
Aux lames de l'absence
Ce qui fait que je tiens debout
Je ne sais pas.

Je marche vers ma propre nuit
Vers une obscurité nécessaire
J'y suis presque arrivé
A l'immobilité parfaite
J'approche la transparence
C'est à peine si je respire
Si je vois
A travers les vitrages
Les city lights en désordre
Comme des lucioles de métal
Mon extase est devenue végétale et solitaire.
Je flotte dans les eaux transparentes
De mes larmes rentrées.
C'est à peine si du bout des doigts

Ca y est.

Je vois à travers ma nuit.
 Des formes quasi flottantes.
 Des voix étrangères et ancestrales
 Elles me parlent
 Un chant pauvre mais incessant
 Des souvenirs reviennent.
 Des danses.
 Des langues étrangères qu'on a toujours connu
 Un alphabet sauvage gravé dans les plis de la peau.

Des signaux des plaines

Dans le reflet des vitres
 C'est comme s'il y avait
 Un monde sous la peau d'asphalte.
 Les mêmes rues mais ouvertes.
 Tout semblait à sa place. Les pas des frères.
 Et le rayonnement empêché, se faufilant à travers le feuillage.

C'était comme une marche à demi aveugle
 A travers les villes, les corps et les âges.
 Nous avons cheminé sur des étendues vastes et intimes.
 Nous avons déposé sur le chemin.
 Des floraisons. Des naissances.
 Nos peaux se sont frotté cent fois aux roches de la réalité.
 Bien sûr qu'il a fallu apprendre l'esquive et un certain ordre des choses.
 Et nous sommes là.

C'était très bien oui c'était très bien c'était un bon moment j'ai trouvé ça très bien
 c'était un peu difficile parfois à comprendre mais ça en valait la peine.
 Ca en valait la peine
 Et puis le sens dans tout ça.

Des mouvements de l'eau
 Des courants

L'onde d'un vent froid nous a ramené face contre le sol.
 Face contre l'écran.
 L'on s'y réchauffe faute de mieux faute d'arbres faute de feu et d'incendies.
 Une main invisible posée sur la nuque.
 On se rend disponible.

Je ne sens plus rien.
 Alors oui.
 C'est d'accord.
 C'est entendu.
 J'adapterai mon pas
 Mon visage

**Mon espoir
Aux critères imposés**

Nous voulons plus de ruines

**Les refuges
Deviennent des caches d'armes
Et les nuits sans sommeil des brasiers
On en viendrait alors à désirer les yeux ouverts
Une seule fois
La vengeance.**

**C'est l'inquiétude.
Ami amour frère inconnu
C'est l'inquiétude**

**Tous ces fils de pute accrochés à ma chair
Ou ne s'accrochant pas
Justement
Justement
Je ne demandais pas grand-chose
Juste un peu d'attention.**

**L'inquiétude.
L'inquiétude.
N'apprends jamais à vivre avec.**

**Tout ça en un seul corps.
Les vents contraires.
A perte de vue.
Je respire.
Je n'ai rien.
Aucune possession
Excusez le désordre
Oh le beau bouquet de**

**Orion
Orion**

**J'ai vu des falaises dorées en bordure de printemps.
Des fins d'après-midi tièdes et ultimes.
Des étreintes de roches et d'océan
A portée de main.
Le fracas de l'eau résonnant comme un rire.
Des corps épars cheminant à la lisière.
Sans autre discours que leur marche.
Et même si cela n'a duré que le temps d'un crépuscule
Je jure que tout s'est rejoint.
Parce que tout était là.
Dans le creux d'une main**

Dans le regard tiède
 D'une après-midi déposée là,
 Frôlant le sol.

Je garderai l'odeur de la terre aux premiers instants de l'averse.
 Et les matins de fer ne pèseront rien.

Encore.
 Encore.

Orion

Tous ces visages ça fait des files d'attente
 Immenses aux portes des capitales
 Des bouches aux crocs naissants
 Prêtes à défendre leur place
 Pourquoi ça ne suffit pas
 Pourquoi
 Ca va un peu vite pour moi
 L'animal sans tête se cogne.
 Allez laissez-les.
 On repassera dans quelques temps.
 Moissonner dans cet océan de corps imprécis, de petits blés incertains.
 On verra bien ceux qui seront restés debout.
 Et nous verrons des silhouettes pourpres verticales, carnassières.
 Se refléter dans la lumière d'un dimanche.
 Elles auront ménagé dans la chair des autres leur espace vital.
 Elles se tiendront droites
 Ruisselantes et fières.
 Elles seront aptes à rayonner sur les écrans. Aux murs des villes.
 A pétrir la glaise humaine
 Une bonne fois pour toutes.
 Et là nous serons sûrs d'avoir à faire à des vainqueurs.

Mon amour
 Vas chercher au creux de mon ventre
 Fais moi accepter quelque chose
 Sans quoi je ne pourrai pas.
 Tu as posé ta main sur moi.
 Tu parfumes ma tête
 Tu me guides vers les eaux du repos

Il suffirait de stationner sur les tapis roulants
 Et de regarder, béats,
 Les paysages lumineux
 Dépecés
 Des morceaux de rêve placardés tout sourire
 L'escalator débouche
 Sur des monceaux de corps
 Il faut au début enjamber quelques visages quelques mains tendues mais après tout

Etait-ce pour nous
 Etait-ce réel ces appels murmurés et ces corps étendus
 Comme une asphalte de chair.
 Il faut bien marcher sur quelque chose.
 Et on s'y fait.
 On ne regarde plus.
 On regarde au loin la lumière
 Les portes des temples de plasma
 S'ouvrir à notre approche
 Me voilà célébré
 Me voilà le sceptre à la main
 Ou la télécommande.
 Je flotte dans un étang d'images.
 Mes désirs sont légion.
 Ils s'accomplissent au doigt et à l'oeil.
 Je suis à présent un être de lumière.
 Ma beauté confine à l'abstraction
 Je m'enfante à l'infini.

Coups de frein.
 Chocs de tête
 Ca va mieux

Rien n'a changé
 Mais c'est comme un voile
 Une infinité de nuances de gris
 Placée devant les yeux.
 Non je ne lâche pas ta main.

Est-ce que tu as trouvé la langue qui dira enfin
 L'exact endroit de nos failles invisibles.

Donnez-nous une langue

Impossible de faire le tri.
 Dans les bruits au-dehors.
 Tu m'excuses on m'appelle sur l'autre ligne.
 Ca fout le camp un peu
 Patientez, patientez
 Je suis je demeure dans une parfaite ignorance
 Je sens comme un mouvement
 Tu te rapproches, aveugle, de là où tu appartiens.

Sai o ga uma

C'est entendu.
 Je ne forcerai plus.
 Je guetterai. Je guetterai simplement.
 Les rêves de zéphirs.
 D'aquilons.

Bientôt le sol
 Et l'hiver n'en finit plus
 De te dire qu'il a raison.

Il est parfois tentant de s'asseoir.
 D'aménager une pause à défaut d'une issue.
 C'est une petite sieste
 Au pied d'un marécage.
 Parce que dehors vous savez madame,
 Et même si l'azur est sous surveillance
 Madame, sur nos langues, c'est plutôt le granit que le miel.
 Mais on en a gardé la mémoire.
 La promesse
 Que bientôt
 Que demain
 Que tout ça
 Que ensemble
 Alors oui ce sera magnifique.
 Ce sera quelque chose
 Ton tour viendra
 Oui c'est sûr
 Ton tour viendra
 Mais pauvre tas d'argile tu n'as pas remarqué
 La sécheresse progressive de l'enveloppe.
 A négliger l'averse, le papier de ta peau s'est durci.
 Mur de chair.
 Parois rocheuses sur la poitrine.
 Paysage de fissures.
 Désensibilisé.

Alors elle est où la porte.

Il ne te reste que tes mains.
 Et ton souffle.
 Tout commence.
 A chaque pas.
 A chaque respiration.
 Ce n'était que ça.
 La beauté des choses.
 Et merde.
 Rien ne te sera épargné.
 Ni les mains sur l'épaule, ni les sourires,
 La compassion des hyènes
 Les grands prédateurs et leur claquement de bec.
 Ils écoutent et sourient parfois. Ils se la jouent familiers.
 Leur fatigue est un thé que l'on partage dans les langueurs des fins d'après-midi.
 L'anesthésie se fait en douceur.
 A peine le temps de se retourner
 Oh le joli printemps de néons.

Les corps tombent et la foule applaudit.
 Ca nous fait des milliers d'empereurs aux lauriers pourrissants
 Baissant le pouce à la seconde même
 Où la publicité
 Elle nous promet la connasse
 Que le monde meilleur est déjà en ordre de marche
 Etalé dans les rayons
 A portée de main camarade
 A portée de main.

Nous voulons plus de ruines

Non c'est pas ça mais
 C'est juste que le silence
 N'a pas mouillé depuis longtemps
 Nos lèvres d'un vin de plénitude

Je ne sais plus encore s'il faut que je chante.
 Mes mains mon ventre mon sang mon amour réunis ensemble
 Tout est remonté à la tête.
 Et les pieds sur le sol on en est pas très sûr.
 Alors on fait l'effort de réunir tout ça.
 L'architecture de chair. Comment ça marche.
 Ca marche une fois sur deux.
 Mais c'est déjà pas mal.
 Mais de là à faire de la poésie
 De là à faire rire
 Non je ne sais pas camarade
 Je sais de moins en moins
 Je n'ai toujours pas réussi ma métamorphose.
 Mais j'y crois.
 Tiens-toi à mon bras.
 Allez prends ma main
 Prends ma main.
 A présent.
 Tu raisonnes bien
 Tu es devenu une chambre d'écho
 Tu y arriveras.
 Allez, te voilà affublé du masque de chien
 Nécessaire à ta rééducation via le principe de réalité
 La gamelle est là.
 Le réveil est là.
 A toi de jouer.

Je ne manque de rien
 Je me couche dans des vertes prairies.
 En vérité,
 Même quand je marche dans la vallée de l'ombre et de la mort
 Je ne crains aucun mal

Car tu es avec moi.

Elle est parfaite. On la garde.

**Tout est là
Tout était là
Depuis le début**

Vous nous croyez fragiles

**Le ciel se dégage
Sans aucune raison.
Une simple ondée
Ou même une bruine.
Soulève des cendres de barricades
J'ai réussi à tenir debout sous l'averse**

**Vous nous croyez fragiles
Continuez.
Ne vous gênez pas.
Ecrivez sur notre peau.**

**Déposez-moi aux angles des tables
Aux rebords des falaises
Là je verrai l'aube de face.**

**Orion
Orion**

**L'océan des possibles.
Au-delà des rives.
Des frontières acceptées
Des eaux sauvages aux étoiles
Mintaka
Sirius
Et l'on se prend à rêver à des tempêtes fauves
Des noces d'orages et de mers insoumises.
Et nos cris se seraient mélangés aux foudres des ciels rouges.
Et nos langues aux ondes salines.
On était prêts à la noyade.
On était prêts à la noyade
Mais pas dans un étang.**

**Orion.
Aux étoiles
Mintaka
Sirius**

**Le poing qui se serre, qui toujours s'est serré le temps qu'on nous apprenne
Le temps qu'on nous enseigne**

Le temps qu'on nous dresse
 Au supportable.

Tu trouveras la guerre sous les roches
 D'autres y trouveront la beauté.

Eh camarade,
 Le réel c'est une affaire de désir.
 Je n'y peux rien
 Je ne dors pas
 Il suffirait d'un souffle
 C'est tellement proche
 A si peu de distance
 Une simple ondée
 Ou même une bruine
 Laisse toi prendre dans un filet de soleil
 La source est à portée de lèvres
 A la lisière d'une nuit blanche.
 Au creux d'un souffle aveugle.
 Dans le frôlement d'une main jamais attendue
 Des nuées d'insectes d'or dansent
 Prolifèrent à travers les maillages du temps
 Ils s'en foutent éperdument
 Ils brûlent, consomment lentement leur sève
 En étreintes
 Dans la pénombre
 Au hasard
 Ils bâtissent les réalités parallèles

Je t'aime

Est-ce que je saigne encore.
 Est-ce que je peux servir encore.

Ami amour frère inconnu

De quelle femme de quelle aube de quelle nuit de quels parfums de quels combats es-tu
 issu ?

Affleure aux heures prescrites.
 Effleure des épaules, des plaines
 Affine-toi à l'immobilité des reptiles
 Au regard d'un enfant

Ferme les yeux.
 Tiens-toi à mon bras
 Prends ma main
 Prends ma main
 C'est un silence qui guette.
 Je ne lâche pas

Tant que mon ventre ne sera pas dénoué.

**Le prédateur est face à moi
Il me jauge à l'odeur.
Il estime ma valeur, flaire mes entailles
Il sait les yeux fermés
Les endroits où ma chair offre le moins de résistance
Il sait être patient
Et faire preuve de pitié.**

De quelle femme de quelle aube de quelle nuit de quels parfums de quels combats es-tu issu ?

**Des sources d'éphémères
Des tisons de l'enfance
Des consommés.
Serrant dans leur main un gravier d'espérances
Un filet de sable s'écoulant
Jusqu'au sol
Les lézards vont tranquillement parmi le vacarme et la hâte.
Ils renoncent avec grâce.**

Le prédateur est face à moi

**Parfois voir un homme une femme un enfant dormir
Me suffit pour l'aimer.
Il y a sur ces visages
Ces paupières
La même vibration.
Mon ami mon frère mon amour
Tu trouveras la guerre sous les roches
D'autres y trouveront la beauté**

**Et si le combat se représente à moi, s'il tente de m'acculer, je ne le refuserai pas.
Je ne fuirai pas.
Je combattrai s'il le faut, mais autrement.
Je pratiquerai l'esquive.
Et s'il faut frapper, alors mes coups seront portés sans haine.
Et je regarderai la victoire et la défaite avec la même indifférence.**

**Ainsi le mouvement amorcé pourra continuer
Et s'étendre**